

Ce qu'il nous faut, dès le coup de minuit, c'est le *Ça Bergers, Les Anges dans nos campagnes, Nouvelle agréable, l'Adeste Fideles* et tous ces chants attendrissants de grâce et de simplicité primitive qui font plus de bien à l'âme que la musicalité la plus parfaite.

Cela, dis-je, et c'est assez. Rien de plus, rien d'autre.

Songeons, encore, aux jeunes générations. Que leur restera-t-il, à elles, plus tard, si ces refrains pieux ne jettent pas en leurs tendres cœurs le germe des croyances divines et le respect des augustes traditions... Oh ! mères, enseignez-les à vos enfants ces chants qui prient ; réservez à leur maturité les émotions douces qu'ils auront de les écouter encore, tandis que s'embellira pour eux le souvenir de votre chère et douce image...

FRANÇOISE.

Destinée

ELLE n'avait pas eu de berceau ; il y a des êtres qui n'ont pas droit à cette douceur berçante, — peut-être bien ? — puisqu'elle n'en eut pas !

Elle n'avait pas eu de mère ; il y a des enfants qui se passent des genoux pour s'asseoir, des bras qui enlacent, des poitrines qui gardent les têtes petites ; des chansons qui font naître les rêves ; des baisers qui donnent le paradis... elle n'avait pas eu de mère !

Elle n'avait pas eu d'amour ; — il y a des cœurs où l'amour ne fleurit pas ? puisqu'elle n'en eut pas ! — Jamais on ne lui sourit ; elle ne put donc devenir jolie ;... elle resta laide, avec ses yeux tristes, sa bouche creuse, ses joues hâves ; laide avec sa taille informe, ses épaules hautes, son cou décharné, ses bras longs, ses cheveux fades ; laide avec ses robes misérables qui l'enveloppaient sans l'habiller, ses chapeaux disgracieux qui l'enlaidissaient encore : toute laide enfin !

Pauvre elle !

Elle regardait partout, espérant voir quelque chose rire, pour elle, dans la nature : tout lui grimaçait ! Un jour, elle recueillit un moineau pour aimer quelque chose ; elle passa de longues heures près de la cage rustique à contempler cette "petitessse" riante ; elle

lui disait mille riens, heureuse de parler sans trop savoir ce qu'elle disait, c'était le tendre inexprimé de son âme qui allait à l'oiseau... Lui, non plus, ne comprit pas... le moineau s'est enfui... elle ne songea plus aux oiseaux.

Elle planta un rosier, pour respirer le parfum des belles fleurs ; elle donna à la plante, rosée, soleil et caresses ; le rosier ne fleurit jamais, il s'étiola et mourut. La pauvre assistait à l'agonie et pleura les roses jamais venues, et le rosier ingrat.

Elle descendit alors vers la grève silencieuse ; elle écouta la chanson plaintive des eaux calmes, et le rugissement des ondes déchaînées ; elle se para d'algues marines, et les perles humides de la plante tombaient sur son cou maigre, lui donnant l'illusion d'une caresse... c'était une douceur inconnue qui l'enivra...

Elle s'endormit, sur la rive déserte, et pendant que la pauvre rêvait au paradis d'amour, la vague la prit dans sa froide étreinte, et l'emporta...

Un pauvre pêcheur la recueillit en penchant la main, telle une épave que l'on saisit au passage ; il la coucha dans la berge malpropre, insouciant de savoir si cette masse inerte, remuerait encore. Elle était si laide avec ses cheveux collés aux tempes, ses lèvres bleuies, et ses traits tirés ; laide à n'en plus faire pitié ? et l'homme rude qui ne connaissait pourtant guère le délicat et le beau, restait insensible devant la misérable inanimée.

A l'hôpital on la soigna, et la pauvre se plaignit si tristement qu'un médecin attendri, voulut calmer sa douleur. Il lui inocula la grande "calmante" ; maintenant elle dort et rêva de si belles choses, songes d'amour idéalement berceurs ; tout ce qu'elle n'avait su imaginer, se réaliser, elle fut si heureuse qu'elle en guérit. La vie lui refusait tout ; le sommeil lui donna l'illusion apaisant d'un bonheur incroyable.

Alors, on vit la misérable peiner dur pour obtenir la joie endormante ; tout ce qui vivait de force et d'intelligence en elle, avait ce seul but : gagner l'enivrement des nuits. On la rudoyait, on lui criait : morphomane ! Ce mot injurieux lui était doux, puisqu'il résumait sa joie ; joie

factice, mais la seule que la pauvre ait jamais connue. La fatale passion la courbait atrocement, ses membres se tordaient, sa pauvre face s'horrifiait, ses yeux fous avaient des lueurs terribles ; mais elle n'était pas méchante. Jamais elle ne frappa les enfants qui l'insultaient ; jamais elle ne proféra une injure ou un reproche ; indifférente à tout, elle ne demanda plus rien, à qui, lui avait tout refusé.

Elle mourut bientôt, sans révolte, sans agonie, minée par le poison cruel ; elle mourut dans son rêve, n'ayant jamais fait le mal, pauvre victime de la vie, qu'une tendresse aurait fait grande, mais qui n'en eut jamais.

On la mit dans une boîte brute, que le prêtre miséricordieusement aspergea d'eau sainte, et dans le coin le plus triste du cimetière, on ensevelit la pauvre femme.

Elle n'avait pas eu de berceau ; elle n'eut pas de tombe.

Destinée !

MADELEINE.

La Loi de l'Homme

CEST M. Paul Hervieux, qui, sous ce titre et dans une pièce demeurée célèbre, a cinglé d'une magistrale façon, l'injustice de la loi de l'homme se protégeant lui-même au détriment de la femme.

Notre édilité offre, en ce moment, au grand écrivain français, un nouveau thème à sa juste indignation, en voulant priver les femmes locataires, payant les taxes, de leur droit de vote. Comme toujours ce sont les femmes qui écopent !

Nous attirons l'attention sur l'article, *La question du jour*, de Mme Gérin-Lajoie ; il sera difficile à nos échevins de ne pas se rendre à la justesse des raisonnements de notre collaboratrice et d'ignorer plus longtemps dans *la loi de l'homme*, les droits des contribuables féminins.

FRANÇOISE.

Quand une femme vous parle, regardez ce que disent ses yeux.

Le cœur de la femme s'attache parce qu'il donne, le cœur de l'homme se détache parce qu'il reçoit.

VICTOR HUGO.